



# FRANÇOIS MAURIAC

## Le salut en politique

› Éric Roussel

L'année 1970 aura été fatale aux hommes célèbres en France. Le 1<sup>er</sup> septembre, François Mauriac s'éteignait, un mois avant Jean Giono, deux mois avant le général de Gaulle. Le rôle tenu par Mauriac dans la société française est sans doute difficile à imaginer aujourd'hui. Les grands écrivains se font rares et ceux reconnus comme tels se gardent souvent des feux de la rampe. Seul Jean d'Ormesson, vers la fin de sa vie, a occupé une fonction un peu identique à celle de Mauriac. Encore possédaient-ils des registres très différents. Servi par son charme et un rayonnement qui lui était peu contesté, Jean d'Ormesson semblait s'être assigné pour objectif de rassembler autour de lui à peu près tous les Français. Même les derniers communistes fondaient devant cet adversaire qui évoquait avec tant de chaleur Aragon. Mauriac, pour sa part, ne ménageait personne et surtout pas les puissants. C'était sa marque de fabrique. Ses flèches étaient meurtrières : ainsi celle qu'il décocha à un président du Conseil de la IV<sup>e</sup> République bien oublié, Joseph Laniel, gros propriétaire terrien en Normandie. « Voilà quelqu'un qui ne trompe pas son monde : il y a du lingot dans cet homme-là », observa-t-il dans son célèbre « Bloc-notes » du *Figaro*.



Les écrivains ne sont pas nécessairement les meilleurs juges de leurs titres devant la postérité. François Mauriac mettait plus haut que tout dans son œuvre *Les Mains jointes*, un recueil de poèmes publié dans sa jeunesse et salué avec enthousiasme par Maurice Barrès dans *L'Écho de Paris*. De nos jours, les lecteurs de cette poésie, hantée par la Chute, doivent être assez rares. Peut-être à tort, les romans qui ont valu à Mauriac la notoriété et son entrée à l'Académie française en 1933 paraissent traverser un long purgatoire. L'univers qui leur sert de toile de fond semble à des années-lumière du nôtre. Le patrimoine des familles bourgeoises de province a fondu en même temps que les structures mentales qui les tenaient debout. La jalousie, la haine, la concupiscence existent toujours mais plus nécessairement derrière les volets clos des maisons de famille écrasées par le soleil des Landes. Il est à craindre que les drames de conscience évoqués par le romancier catholique des années trente nous apparaissent aussi lointains que les querelles entre jésuites et jansénistes au grand siècle.

Éric Roussel est historien, membre de l'Institut. Derniers ouvrages publiés : *Valéry Giscard d'Estaing* (L'Observatoire, 2018) et *Charles de Gaulle* (Perrin, 2020).

C'est par son célèbre « Bloc-notes » publié au *Figaro littéraire* et à *L'Express* (et opportunément réédité par la collection « Bouquins » de Robert Laffont) que Mauriac vit encore aujourd'hui. Faites l'expérience. Plongez-vous dans cette longue chronique de la vie politique des années cinquante et soixante, c'est-à-dire la fin de la IV<sup>e</sup> République et les débuts de la V<sup>e</sup>. Beaucoup de protagonistes évoqués par le chroniqueur ne vous diront sans doute rien. L'histoire n'a pas retenu le nom de présidents du Conseil tels qu'André Marie, Henri Queuille ou Maurice Bourgès-Maunoury. Ces fantômes ne conservent un semblant d'existence qu'à travers les flèches et les sarcasmes que leur a infligés celui qui disait : « Je suis une vieille locomotive mais il m'arrive encore d'écraser des passants. »

Mauriac, souvent, s'est montré injuste. Il ne résistait pas au plaisir d'un trait vengeur. Certains sujets, visiblement, l'indifféraient. Essentiellement français et ayant peu voyagé, il ne s'est guère intéressé, par exemple, aux débuts de la construction européenne. Reste qu'il ne s'est à peu près jamais trompé sur l'essentiel, de sorte que son *Bloc-*



*notes* se lit aujourd'hui non pas seulement comme un éblouissant recueil de portraits, de jugements ou de choses vues, mais comme un document essentiel pour la compréhension de la sensibilité française à une époque charnière de l'histoire marquée par la décolonisation et l'avènement du régime gaulliste.

### Avec de Gaulle

Le romancier de *Genitrix* et du *Mystère Frontenac* n'était pas prédestiné à comprendre le cours tortueux et souvent dramatique de l'époque dont il fut le témoin passionné. À la fin des années vingt, quand sa notoriété s'affirme, il fait figure de pilier de l'ordre établi. Les honneurs commencent à pleuvoir sur lui et il les accueille avec gourmandise. La guerre d'Espagne va le révéler à lui-même. Comme l'a bien montré son plus récent biographe, Jean-Luc Barré, au-delà du personnage officiel, il y a un homme écartelé entre des tentations contradictoires, sincère dans sa foi mais irrémédiablement attiré par le péché. *A priori*, rien de politique dans cette tension intérieure, si ce n'est qu'elle le prédispose à considérer avec suspicion les pharisiens et à comprendre marginaux ou déshérités. Quand Franco entre en dissidence, le catholique convaincu pourrait nourrir à l'égard du général rebelle une certaine sympathie. Le futur Caudillo ne prétend-il pas défendre la chrétienté? Mauriac n'est pas dupe des agissements perpétrés par les républicains espagnols. Il n'oublie pas les supplices infligés à de nombreux prêtres ou religieuses pour la seule raison qu'ils se veulent fidèles à leur religion. Pour autant, il ne peut absoudre Franco, dont les troupes se livrent à des atrocités au moins égales en se réclamant du Christ. Cette contradiction, Mauriac ne peut l'admettre et c'est ce qui va le faire définitivement basculer.

Un temps pétainiste comme des millions de Français après la défaite de 1940, il affirme bientôt sa sympathie avec la Résistance, comme l'attestent ses écrits de l'époque, à commencer par *Le Cahier noir*. À la Libération, il est l'un des premiers à être invité à la table du général de Gaulle. C'est le début d'une relation exceptionnelle qui n'empêche pas l'académicien de rester libre. Au moment de l'épuration, il pèsera



de tout son poids en faveur d'une justice équitable, se démenant pour ceux qui, autrefois, l'avaient traîné dans la boue comme Robert Brasillach, qu'il ne parviendra pas à sauver. Mauriac jugera aussi sévèrement l'épisode du Rassemblement du peuple français. À ses yeux, de Gaulle, qu'il continue d'admirer, se compromet inutilement en un combat douteux réunissant derrière lui tous les conservateurs. Sans rompre, il signifie son désaccord. De Gaulle grogne en privé: « Tous les catholiques savent qu'il sera damné. » Mauriac feint de ne rien entendre. Il faudra attendre mai 1958 pour que les deux hommes se retrouvent. Promu grand-croix de la Légion d'honneur par le Général dès son retour au pouvoir, Mauriac deviendra un ferme soutien du régime. On le verra chaque semaine dans *Le Figaro littéraire*, et surtout en 1964, quand il publiera un *De Gaulle* éperdu d'admiration.

Mais c'est avant 1958, sous la IV<sup>e</sup> République, que François Mauriac aura montré toute sa mesure. Prix Nobel de littérature, il est alors au sommet de sa renommée et se bat furieusement contre un système politique qui combine à ses yeux impuissance et déshonneur. Personne n'aura stigmatisé avec plus de force les politiciens de cette époque. Un seul a trouvé grâce à ses yeux: Pierre Mendès France. Depuis la publication des inédits du *Bloc-notes*, on sait combien fut marqué l'appui de Mauriac au député de l'Eure. L'homme Mendès lui était relativement indifférent et la réciproque était vraie. J'ai le souvenir d'une visite à Mendès France dont l'objet était justement Mauriac: de toute évidence, l'ancien président du Conseil n'avait qu'une connaissance réduite de l'œuvre romanesque de l'écrivain dont le soutien lui avait été particulièrement sensible. L'œil malicieux, Mendès évoquait en revanche le regard courroucé que Françoise Giroud lançait sur Mauriac, au motif que ce dernier montrait un peu trop d'enthousiasme à l'égard du séduisant Jean-Jacques Servan-Schreiber. En vérité, comme beaucoup de Français, François Mauriac attendait de Mendès France non seulement qu'il règle le problème indochinois et amorce le processus d'indépendance des pays du Maghreb mais aussi qu'il jette à bas la IV<sup>e</sup> République. Or ce rôle, Pierre Mendès France, respectueux des formes constitutionnelles, se refusait obstinément à le jouer. D'où l'éloignement de Mauriac et son adhésion à de Gaulle dès 1958.



Quand l'illustre académicien publia son livre sur le Général, l'événement fut à la mesure de l'auteur et de son sujet mais suscita sarcasmes et quolibets. Il est vrai que Mauriac était meilleur dans l'attaque que dans la louange. Les accents énamourés de son ouvrage à l'égard du Général gênèrent même ses admirateurs et ont nui à la portée de son argumentation. Mais si l'on fait l'impasse sur ces faiblesses, force est de constater qu'il ne s'est pas trompé. Et l'on comprend très bien le soutien qu'il apporta par sa plume à un homme d'État qui réalisait tout ce qu'il souhaitait depuis longtemps : restauration de l'État ; poursuite et achèvement de la décolonisation ; politique d'indépendance nationale.

Obligé de rentrer ses griffes, François Mauriac ne devint pas pour autant un inconditionnel. Observateur avisé de la faune parlementaire, il avait distingué, sous la IV<sup>e</sup> République, le talent de François Mitterrand. Les deux hommes étaient liés par des liens d'estime réciproque. Dans le bureau du futur président de la République, rue de Bièvre, trônait en bonne place un portrait dédié au Prix Nobel de littérature. Mitterrand n'oublia jamais qu'aux pires heures de l'affaire de l'Observatoire, quand tout s'écroulait autour de lui et que ses proches redoutaient qu'il n'accomplît l'irréparable, Mauriac avait volé à son secours dans son « Bloc-notes », se portant garant, peut-être un peu légèrement, de sa rectitude. En expert, il avait décelé dans ce « garçon barrésien », avide de conquérir Paris, une nature exigeante...

Après 1965, Mauriac se rapproche beaucoup de Georges Pompidou. Comme son fils Jean l'a révélé, il déplorait sans doute que, malgré les sentiments qu'il lui témoignait, ses liens avec le Général fussent demeurés très formels, presque inexistantes. En tout cas, très vite, il vit dans le deuxième Premier ministre de De Gaulle l'homme qui pouvait prendre la relève. Mai 68 le renforça dans cette opinion. Pendant ces semaines de tourmente, Pompidou avait fait la preuve de sa grande maîtrise. De ce fait, la relation prit un tour plus personnel : Georges Pompidou avouera avoir trouvé en la personne de son aîné, « une sorte de directeur de conscience ». Inévitablement, ce rapprochement remarqué altéra quelque peu les rapports entre de Gaulle et celui en qui il avait salué « le plus grand écrivain français vivant ».



Jusqu'au bout Mauriac aura pris part aux grands débats de son temps. Célèbre et célébré, il resta aussi profondément enraciné dans son Bordelais natal. En 1927, il avait hérité du domaine de Malagar, qui produisait un vin blanc un peu doucereux, et toute sa vie il veilla sur cette propriété familiale avec un soin jaloux. En témoigne *Le Livre de raison* commencé par ses ancêtres et poursuivi par lui. Mais Malagar était également source d'inspiration. Chaque automne, Mauriac aimait y séjourner pour retrouver les images du passé, les parfums du terroir, admirer le panorama qui, depuis la terrasse, s'étend sur les vignes. Peu de notations politiques évidemment dans ce *Livre de raison*, seulement quelques coups de griffe. Le document, conservé à la bibliothèque de Bordeaux et judicieusement publié pour le cinquantième anniversaire de sa mort (1), n'en éclaire pas moins une personnalité complexe, un écrivain qui aurait pu se perdre en politique et y a finalement trouvé son salut.

1. François Mauriac, *Le Livre de raison de Malagar*, *Le Festin*, 2020.